

Considérations philosophiques sur la relation homme-animal: romantisme, économie, science et siècle des Lumières

Exposé du Dr Markus Wild, PD, Institut für Philosophie der Humboldt-Universität zu Berlin, à l'occasion du 14^e congrès de la Protection Suisse des Animaux PSA sur les animaux de rente *Bien-être animal, consommation, éthique*, le 1^{er} mars 2012 à Olten.

Je souhaiterais placer la relation homme-animal dans l'éclairage de la philosophie. Cela signifie dans un premier temps une approche très large et des critères généreux comme c'est le cas chez les philosophes.

Dans l'histoire européenne, les penseurs se penchent depuis la Grèce antique sur la relation entre l'être humain et l'animal. Si depuis Aristote, l'homme est considéré comme *animal rationale*, c'est-à-dire comme un être vivant qui pense ou est doué de raison, par conséquent, la pensée ou la raison distinguent l'homme parmi toutes les autres créatures vivantes. La raison confère à l'homme au sein de la hiérarchie naturelle la suprématie sur les animaux. Cela signifie certes que les animaux sont subordonnés aux hommes, mais *sans qu'ils leur doivent leur existence*. En d'autres termes, la première raison d'être des animaux n'est pas la satisfaction de nos besoins et désirs.

L'être humain est donc l'animal raisonnable.ⁱ Vous allez peut-être m'objecter que l'intelligence ou la stupidité des animaux n'a que peu de choses en commun avec le sujet du *bien-être animal* où il y va, comme l'expression l'indique, de la santé ou non de l'animal. Les perceptions et les sentiments comme la douleur, la souffrance, la crainte ou la joie devraient être bien plus importants. Je suis d'accord (pour le principe).

Or il est frappant que le débat mené sur l'animal dans l'Antiquité n'accorde qu'une place marginale à la souffrance et à la douleur. Il y a des philosophes antiques qui défendent le végétarisme et, en opposition à Aristote, reconnaissent aux animaux la capacité de penser. Pourtant, la souffrance et la douleur ou combattre la cruauté ne jouent quasi aucun rôle. Si par exemple le philosophe Pythagore (env. 570-490) semble avoir été végétarien, cela tenait à sa conviction que l'âme douée de raison était immortelle et pouvait se réincarner dans des animaux. On ne sait toutefois pas avec précision comment il jugeait la consommation de chair animale.ⁱⁱ En tout cas, les perceptions et la compassion n'y étaient pour rien.

Outre la question de la consommation de viande, les Grecs se sont demandé s'il n'était pas préférable d'être né animal plutôt qu'homme. A ce propos, le philosophe Plutarque a écrit un dialogue intitulé *Gryllos*. Vous connaissez tous Ulysse. Dans son odyssée, il arrive dans l'île de la magicienne Circé qui le séduit et transforme ses compagnons de voyage en cochons. Ulysse contraint Circé à leur redonner l'apparence humaine, mais l'un d'entre eux, Gryllos, ne le souhaite pas et préfère rester cochon. Tous deux croisent le fer, Gryllos en soulignant que la nature a donné aux animaux tout ce dont ils ont besoin pour vivre tandis que l'homme devant tout apprendre, il serait facile de le corrompre. Par ailleurs, les animaux n'ont que peu de désirs et d'envies à la différence des humains. En revanche, les nombreux désirs des hommes les font souffrir, comme l'appétit sans frein de nourriture qui les pousse à poursuivre et tuer des animaux. La consommation de viande n'est pas condamnée ici parce qu'elle cause la souffrance et la mort des animaux, mais parce qu'elle exprime la concupiscence débridée des hommes. Gryllos préfère rester cochon. (Vu la détention industrielle des porcs aujourd'hui, je doute qu'il persiste dans son intention.)

Quand est-ce que la souffrance, la douleur et le bien-être acquièrent de l'importance? A partir de quand commence-t-on à penser que certaines actions vis-à-vis des animaux ne sont pas condamnables parce qu'elles jettent une lumière défavorable sur nous ou nos âmes métamorphosées, mais bien parce qu'elles concernent directement l'animal? Je crois que cela commence au 16^e siècle et plus précisément en 1588.ⁱⁱⁱ En effet, le gentilhomme français Michel de Montaigne a publié ses *Essais*. Au chapitre XI de cet ouvrage, intitulé *De la cruauté*, on trouve le texte suivant:

«Je hay entre autres vices, cruellement la cruauté, et par nature et par jugement, comme l'extreme de tous les vices. Mais c'est jusques à telle mollesse, que je ne voy pas esgorger un poulet sans desplaisir, et ois impatientement gemir un lievre sous les dents de mes chiens: quoy que ce soit un plaisir violent que la chasse.»^{iv}

Avant Montaigne, personne ne l'a dit aussi nettement. Il est le premier à placer la cruauté en tête de toutes les mauvaises actions susceptibles d'être commises par l'homme. La chasse lui paraît notamment une modalité de la cruauté vis-à-vis des animaux. Il dit:

«De moy, je n'ay pas sçeu voir seulement sans desplaisir, poursuivre et tuer une beste innocente, qui est sans deffence, et de qui nous ne recevons aucune offence.»^v

Voilà des accents hautement inhabituels de la part d'un noble du 16^e siècle. Montaigne attachait toutefois une grande importance à la sensibilisation à la cruauté dans tous les domaines. Premièrement, il était fermement convaincu qu'il y avait bien plus de ressemblance entre l'animal et l'homme que ce qu'était la pensée traditionnelle depuis Aristote. A son avis, les animaux ont des perceptions et des sentiments complexes. Nous infligeons donc nous-mêmes quelque chose aux animaux. Deuxièmement, Montaigne croyait que «les naturels sanguinaires à l'endroit des bestes, tesmoignent une propension naturelle à la cruauté». Et troisièmement, l'époque où vivait Montaigne était tourmentée par les guerres de religion où se manifestait la plus extrême cruauté. Cette expérience a inspiré à Montaigne l'horreur de la cruauté, comme le pire de ce qui pouvait être infligé à un être doué de sensibilité. Qu'il s'agisse de tortures infligées publiquement ou de la chasse à courre, chaque fois douleur, peur et souffrance suscitent plaisir et enthousiasme. Dans les deux cas, nous commettons des actes cruels.

Comme vous pouvez le constater, tout en ne remontant pas à l'Antiquité, le bien-être animal n'est pas seulement l'expression de la sensibilité moderne. La préoccupation de l'animal et de sa souffrance se manifeste clairement en Europe depuis la fin du 16^e siècle. Toutefois, des voix comme celle de Montaigne ne sont qu'une infime minorité au 17^e et au 18^e siècle.

Je voudrais maintenant me pencher sur le début du 19^e siècle. En effet, je suis d'avis qu'aujourd'hui encore en sont issues certaines conceptions en vigueur sur notre relation avec les animaux. Il s'agit essentiellement de trois courants et plus précisément, la relation romantique, économique et scientifique avec l'animal.

Commençons par le romantisme. Les poètes du romantisme anglais expriment une sensibilité croissante pour les animaux vers 1800^{vi}, preuve en est un poème de Lord Byron. Le poème date de 1808 et porte le titre *Epitaphe pour un chien*. Le poète pleure la mort de son chien. Il constate que des monuments funéraires sont érigés pour des familles illustres même quand elles n'ont rien fait de remarquable, mais pas de monument pour «le malheureux et constant ami de l'homme, le chien». En dépit de son «cœur sincère», le chien ne trouve pas de place au paradis à la différence des humains corrompus. Le poème se termine par la déclaration que le poète n'a connu qu'un seul ami loyal qui repose désormais dans cette tombe. A la différence du chien, l'amour de l'homme est perverti par l'avidité, son amitié n'est que tromperie, son sourire n'est qu'hypocrisie et ses paroles des faux-semblants.

Les romantiques étaient convaincus que la société moderne était devenue froide et âpre au gain, la langue pleine de mensonges, l'homme malhonnête, les liens sociaux rompus. A la différence de l'homme, l'animal ne perd pas les liens sociaux et communicatifs par égoïsme, hypocrisie et fraude. Les sentiments et désirs des animaux ne sont pas dénaturés. Ils s'expriment dans une langue naturelle et authentique, leur être est authentique. Les romantiques distinguent donc deux caractéristiques chez l'animal: premièrement, ils ne mentent pas comme nous. Ils sont *authentiques*. Deuxièmement, ils sont plus proches de la nature que nous. Ils sont *naturels*. L'incapacité de mentir et le naturel rendent même les animaux en quelque sorte meilleurs hommes que les êtres humains. Cette conception influence bien entendu la relation romantique avec l'animal, qui elle aussi doit être naturelle et authentique.

Pourtant notre relation avec l'animal, et tout particulièrement avec l'animal de rente et de compagnie, n'est pas naturelle, mais modelée par notre culture. (Est-ce que vous vous posez la question de ce que vous mangez? Pourquoi de la viande de lapin, mais pas du chien?) L'industrie agroalimentaire exploite pleinement nos représentations naturelles et authentiques de l'animal et notre relation avec lui. (Il suffit de penser aux illustrations sur les briques de lait. Est-ce que les vaches laitières vivent vraiment comme le suggèrent ces images?) Esotérisme et communication animale promettent une communication authentique avec les animaux. Le gentil berger verse des torrents de larmes lorsqu'il amène son mouton chez le boucher qui le tue de manière naturelle et authentique. Dans la conception romantique, les animaux se muent en surface de projection de nos représentations de ce qui est naturel et authentique.

Considérons maintenant notre vision économique des choses. Vers 1800, l'Europe se trouve dans sa «première révolution agricole», qui entraîne une extension massive de la production. Par exemple, on introduisit l'affouragement du bétail à l'écurie toute l'année, causant davantage de fumier et de purin ce qui à son tour a permis de couvrir de vastes surfaces d'engrais. L'accroissement du rendement du sol enfin est rentré dans l'alimentation d'un cheptel en augmentation.^{vii} Au cours du 19^e siècle, les excédents laitiers en résultant ont été injectés dans les fromageries.^{viii} A la même époque, des sociétés à but lucratif ont introduit des mesures pour favoriser l'élevage des bovins, donnant lieu par la suite à la création

ⁱ Doch offensichtlich verhalten sich nicht nur Menschen, sondern auch viele Tiere vorsichtig, umsichtig und klug. Aristoteles ist das natürlich nicht entgangen. Sein Hauptproblem bestand also darin, das clevere Verhalten vieler Tiere zu erklären, ohne sie zu nahe an den Menschen heranzurücken. Sie sehen, dass ist das Problem, dass uns seit der Antike beschäftigt: Die Tiere sind uns in mancherlei Hinsicht ähnlich, doch sind sie von uns in vielerlei Hinsicht auch verschieden. Deshalb hat der amerikanische Psychologe William James vor rund 100 Jahren ausgerufen: „Alles wäre einfacher, wenn die Tiere entweder im Allgemeinen dümmer oder im Allgemeinen klüger wären.“

ⁱⁱ Man sagt auch, dass Pythagoras sich von Metzgern und Jägern ferngehalten und Tiere auf dem Markt frei gekauft habe. Anderen Quellen zufolge habe Pythagoras aber nur bestimmte Tiere verschmäht, und er habe ganz bestimmte Teile von Tieren, wie etwa das Herz, nicht gegessen. Vielleicht weil das Herz als Sitz der Seele galt.

ⁱⁱⁱ Viele Leute verweisen hier auf einen berühmten Ausspruch des Philosophen Jeremy Bentham aus dem Jahr 1789. Bentham schreibt das Folgende: „Die Frage ist nicht: Können Tiere denken? Oder: Können Tiere sprechen?, sondern: Können Tiere leiden?“ Nun, das wäre ja zu schön, wenn wir den Beginn dieser Einsicht auf das Jahr 1798, das Jahr der französischen Revolution datieren könnten!

^{iv} „Je hay, entre autres vices, cruellement la cruauté, et par nature et par jugement, comme l'extreme de tous les vices. Mais c'est jusques à telle mollesse que je ne voy pas égorger un poulet sans desplaisir, et ois impatientement gemir un lievre sous les dens de mes chiens, quoy que ce soit un plaisir violent que la chasse.“

^v „De moy, je n'ay pas sçeu voir seulement sans desplaisir poursuivre et tuer une beste innocente, qui est sans deffence et de qui nous ne recevons aucune offence.“

^{vi} Die Ursachen dafür sind komplex: Es gibt eine Tendenz der aufstrebenden, bürgerlichen Mittelklasse, Grausamkeit gegenüber Tieren mit den unteren Klassen in Verbindung zu bringen. Es gibt einen Zuwachs an Städtebewohnern und einem damit verbundene Zuwachs an Haustieren. Es gibt die Furcht der Autoritäten, Tierhetzen und Tierkämpfe könnten zu öffentlichen Unruhen führen. Es gibt das alte pädagogische Bedenken, Grausamkeit gegenüber Tieren führe zu hartherzigen Persönlichkeiten.

d'associations d'éleveurs de bétail. Leurs tâches comprenaient notamment le contrôle d'origine au moyen de registres d'élevage. Evidemment, l'amélioration du rendement laitier était au cœur de leurs préoccupations. (Le rendement laitier annuel par vache a doublé en Allemagne pour passer d'environ 600 à 850 litres en 1800 à environ 1400 litres en 1883.) En 1805, le grand réformateur agraire allemand Albrecht Daniel Thaer (1752-1828) a exprimé très précisément la conception économique de l'animal: «Les vaches sont des machines à transformer le fourrage en lait.»^{ix x}

Venons-en enfin à l'approche scientifique. On pourrait la décrire comme expression de la curiosité vis-à-vis de l'animal et de son mode de vie. Un bon exemple en est le savant italien Lazzaro Spallanzani (1729-1799). Au cours de la dernière décennie du 18^e siècle, Spallanzani s'est appliqué à découvrir comment les chauves-souris s'orientaient dans l'obscurité. En leur mettant des bonnets sur la tête, il a constaté qu'elles n'arrivaient pas à s'orienter, ce qui était également le cas lorsque les bonnets étaient transparents. Seules les chauves-souris portant un bonnet très mince retrouvaient leur chemin. Ensuite, il leur a brûlé et crevé les yeux, mais elles arrivaient quand même à s'orienter. Il a encouragé des savants dans toute l'Europe à attraper des chauves-souris et à réaliser des expériences. En 1793, le médecin genevois Charles Jurine rapporta que lorsqu'elles avaient les oreilles bouchées, les chauves-souris n'arrivaient plus à s'orienter. Après une série d'autres expériences, Spallanzani est arrivé en 1799 à la conclusion que les chauves-souris devaient d'une manière ou d'une autre voir par les oreilles.

Il aura fallu attendre le milieu du 20^e siècle pour que cette hypothèse soit confirmée par Donald Griffin. Ce biologiste s'est ensuite tourné vers la conscience des animaux. Il voulait découvrir comment les animaux perçoivent leur environnement, comment ils se sentent, ce

^{vii} Vgl. des Münsteraner Physikers Anton Bruchhausens Lehrbuch *Anweisung zur Verbesserung des Ackerbaues u. der Landwirthschaft des Münsterlandes* (1790): „Es ist zwischen eurem Acker und eurem Viehstand kein gehöriges Verhältniß, das ist: ihr haltet in Anbetracht eurer vielen Ländereyen aus Mangel des Futters zu wenig Vieh, und also macht ihr nicht Mist genug u. habt durchgehends magres Land. ... Futtermangel ist also die Hauptquelle des Uebels eurer schlechten Wirthschaft, eurer Dürftigkeit.“

^{viii} Dies alles spielte sich wohl gemerkt vor der Mechanisierung der Landwirtschaft und dem Einsatz von Kunstdünger ab (2. Agrarrevolution), geschweige den vor der Industrialisierung der Fleischproduktion, der großflächigen Schädlingsbekämpfung und der wissenschaftlichen Züchtung (3. Agrarrevolution).

^{ix} Albrecht Daniel Thaer, *Vermischte landwirtschaftliche Schriften*, Bd. 1, 1805, 63. Der Kontext lautet: „So lange der Bauer nicht bessere Weiden und Fütterung hat, mögte er größeres Vieh nicht ernähren können; da größere Kühe mehr Nahrungsstoffe zur Ernährung ihres Körpers gebrauchen, so würden sie bey dem gewöhnlichen Futter fast gar keine Milch geben. Kühe sind als Maschinen zu betrachten, die Futter in Milch verarbeiten. So wenig Material zu verarbeiten ist, bedarf es keiner großen, kostbaren Maschine. Der Bauer thut wohl, wenn er bey der Fortpflanzung des Rindviehs auf Milchergiebigkeit sieht, nur müßte er auch den Bullen von einer milchreichen Abstammung, nicht bloß nach der Größe und Stärke wählen.“ Vgl. ebd. 739: „Wenn man sich erst gewoehnte, das Vieh als Maschinen zu betrachten, die Fuetterung und Weide in Milch und Mist verwandeln, so würde man bald einsehen, daß jeder Ueberschuß in der Zahl und Staerke dieser Maschinen nur nachtheilig seyn kann.“

^x Fast zur selben Zeit wie Bentham, nämlich im Jahr 1788, veröffentlicht Adolph von Knigge sein berühmtes Buch mit dem Titel *Über den Umgang mit Menschen*. Darin findet sich auch ein Kapitel über den Umgang mit Tieren. Knigge verurteilt scharf alles Leid, das man Tieren aus Spaß, Gedankenlosigkeit oder Langeweile zufügt. Er wünscht sich, dass alle Menschen „ihr Herz dem sanften Mitleiden gegen alle Kreaturen eröffnen wollten!“ Für Knigge bleibt aber klar, dass „Tiere zu unsrer Nahrung auf der Erde sind“, aber er verlangt, dass „man nicht ohne Zweck und Nutzen Tiere martern noch ein vornehmes Vergnügen darin suchen solle, mit wehrlosen Geschöpfen einen ungleichen Krieg zu führen.“ Knigge wendet sich gegen den adlig-müssiggängerischen und den bäuerlich-groben Umgang mit Tieren, der vernünftige Bürger hingegen findet einen Mittelweg. Er weiß, dass Tiere für ihn auf der Erde sind, und er wird sie nicht ohne Zweck und Nutzen martern, es ist aber in der Ordnung, wenn wir ihnen zum Zweck der Nahrungsgewinnung Leid und Schmerz zufügen. Ich habe am Anfang betont, dass Tiere in der Antike nicht als etwas betrachtet werden, was für den Menschen da ist. Meines Erachtens bekommt diese Betrachtungsweise aber um 1800, und zwar im Rahmen der skizzierten wirtschaftlichen Einstellung zum Tier, erst größtes Gewicht. Man soll Tiere nicht mutwillig quälen, denn dadurch fügt man der natürlichen Bestimmung des Tiers, seinem wirtschaftlichen Wert, schaden zu.

qui se passe en eux. L'évolution de la recherche animale scientifique a toutefois suivi un chemin radicalement différent. Même si aujourd'hui on accorde aux animaux de nombreuses capacités cognitives et sociales, on reste sceptique en ce qui concerne leur conscience. Etant donné que les animaux ne peuvent pas parler, nous ne pouvons pas savoir ce qui se passe en eux, nous ne pourrions jamais nous aventurer dans leur psychisme ou savoir comment ils ont vécu telle ou telle situation. En fin de compte, cela veut dire que si nous crevons les yeux à des chauves-souris, elles vont certes réagir comme si elles éprouvaient de la douleur, mais nous ne pouvons pas être sûrs qu'elles souffrent *vraiment* comme nous. Vous voyez donc que la relation scientifique avec l'animal a des aspects problématiques. Pour des raisons purement méthodologiques, la science est dans l'impossibilité de découvrir quoi que ce soit sur la conscience des animaux. Dans ce contexte, il paraît littéralement cynique de dire qu'avant de réfléchir à des méthodes de substitution, il faut d'abord attendre les résultats des recherches scientifiques pour savoir si la castration des porcelets sans anesthésie leur cause de la douleur.

Je vous ai exposé les trois types fondamentaux de la relation homme-animal qui ont tous vu le jour vers 1800 et sont encore en vigueur. J'en ai plutôt montré le revers de la médaille: la conception romantique aboutit à faire des projections et à l'aveuglement par rapport à la réalité des relations, l'approche économique soumet totalement l'animal aux besoins des humains et la démarche scientifique ne nous en dit pas plus sur le bien-être des animaux pour des raisons inspirées par l'objectivité. Naturellement, toutes les trois ont également des côtés positifs. Le romantisme souligne ce qui est naturel pour l'animal, l'économie s'est opposée à certaines pratiques cruelles et la science réveille notre curiosité en ce qui concerne le mode de vie des animaux.

Je ne veux pas me décider pour une de ces approches, car seule me paraît acceptable la position des Lumières. En effet, cette dernière se distingue par la formulation de trois exigences.

1. *Devoir d'autocritique.* La position des Lumières exige que nous fassions preuve d'esprit critique vis-à-vis des animaux. Ni l'approche romantique ni la démarche scientifique et encore moins l'attitude économique ne peuvent être reprises totalement.
2. *Devoir d'information.* Elle réclame que nous nous informions exactement et complètement sur les animaux auxquels nous avons à faire (quelle qu'en soit la forme). Cela nous concerne particulièrement en notre qualité de consommateurs. En l'occurrence, nos choix de consommation ne peuvent pas être dictés par les visions romantique, économique ou scientifique.
3. *Devoir de discussion.* Enfin, les Lumières nous imposent d'informer autrui et de lui soumettre et de discuter notre point de vue. Le contact avec les animaux ne relève pas de la sphère privée, car ils ne sont pas une propriété privée, mais des êtres vivants.

Mais à quelle aune se mesure l'attitude des Lumières? Rappelez-vous le dialogue entre Ulysse et Gryllos! Si vous trouvez de bons arguments *en faveur* du fait que vous ne pouvez pas envisager d'être un animal de rente ou de compagnie, eh bien vous avez déjà la moitié de ces critères en main. Et si de plus vous trouvez d'excellentes raisons *contre* Gryllos pour dire que cela vaut la peine d'être un homme, alors vous aurez l'autre moitié des critères.

((diese Seite nicht drucken, es sind Notizen des Autors))